LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, 21 DECEMBRE 1905 — No. 11

EN PROVINCE DE QUEBEC.

CAUSERIE.

LE COURRIER DE L'OUEST a bien voulu me confier la tâche agréable d'accuser réception de deux lettres que viennent de lui adresser deux de nos amis lecteurs, l'un d'Alberta, l'autre de Saskatchewan.

La première, référant à ma causerie de la semaine dernière, nous pose cette question : " Sous quelle espèce de régime fonctionne donc l'instruction publique dans la province de Québec ! "

La seconde, à la même occasion, demande "à connaitse au juste la cause " en litige, ce programme *radical* dont la discussion passionne et divise, à " l'heure présente, nos compatriotes de la vieille province."

Je demande la permission de répondre par la voie du journal.

※ ※

C'est à Québec même qu'il me faut aller quérir la réponse à la première question,

Voyez le livret officiel "L'Intruction Publique dans la Province de Québec," publié et imprimé aux frais du gouvernement provincial, puis gratuitement distribué à un très grand nombre d'exemplaires, pour l'information de tous les intéressés. A la page 17, le chapitre, intitulé " Departement de l'Instruction Publique," commence ainsi :

"TOUTE L'ORGANISATION SCOLAIRE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC EST SOUS LE CONTROLE IMMÉDIAT DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE QUI, QUOIQU'IL RELÈVE DU MINISTRE SECRÉTAIRE DE LA PROVINCE, EST A PROPREMENT PARLER UN MINISTÈRE DONT IL A TOUS LES ROUAGES ADMINISTRATIFS."

Ainsi, le régime scolaire de la province de Québec, de la base au sommet, est semblable à celui des autres provinces canadiennes : une organisation placée sous le contrôle immédiat d'un *ministère* et d'un *ministre* de l'Instruction Publique. En d'autres mots, le système des écoles communes, dans toutes les provinces, sans en excepter la plus ancienne, fonctionne sous le contrôle de l'Etat exerçant son action au moyen d'un organisme particulier, d'un ministère spécial.

Ce ministère qu'en français l'on appelle "Département de l'Instruction Publique," dans la province de Québec, on le désigne en anglais,dans les autres provinces, sous le nom de "Department of Education."

Le ministère de l'Instruction publique ou de l'Education a été institué par une loi votée en 1841, sous le gouvernement Draper-Ogden, durant la première session du premier parlement de la province-unie du Haut-Canada et du Bas-Canada, aujourd'hui respectivement Ontario et Québec. Cette institution s'étant maintenue jusqu'à l'époque de la Confédération, en 1867, les deux provinces en ont alors hérité pour la conserver jusqu'à ce jour.

C'est donc depuis bientôt 65 ans, sans interruption, qu'un telle organisme gouvernemental existe dans l'une et l'autre des deux anciennes provinces.

※ ※

Quant à la seconde question, telle que posée par l'ami qui nous écrit de Saskatchewan, pour y répondre, il me faut encore recourir à Québec, à la source des renseignements.

Voyons les journaux et revues de cette province discutant, avec plus ou moins de passion, le sujet scabreux de l'éducation nationale et les moyens d'en améliorer le fonctionnement, l'efficacité. Nous savons déjà la division qui existe entre eux tous.

Les uns, c'est à n'y rien comprendre, demandant la formation d'un ministère de l'instruction publique, comme si tout cela était encore à créer. Ils ignorent ce dont ils parlent.

Les autres, au lieu de répondre simplement qu'il est oiseux de réclamer une dotation déjà faite, s'amusent à répudier l'idée d'un ministère de l'instruction publique ; ils la condamnent *ex cathedra*, la dénoncent comme une théorie fausse, subversive, révolutionnaire, "radicale," dangereuse, diabolique, etc., tout comme si l'Etat pouvait administrer un service public sans un ministère attaché à ce service, tout comme si ce ministère, vieille institution existante, etait une nouveauté. Savent-ils mieux ce dont ils parlent ?

La *bataille scolaire* offrirait donc plus d'un aspect risible, entre autres celui-ci : c'est de voir les ennemis déclarés de l'idée même d'un ministère de l'instruction publique descendre en champ clos et, flamberge au vent, se battre pour la défense d'un régime qu'ils s'imaginent combattre. En effet : " Conservons ce que nous avons, disent-ils, et améliorons sans rien démolir."

Or, dans le régime à conserver—et que personne ne veut détruire—ce qu'il y a de plus réel, de plus visible de plus palpable, n'est-ce pas ce qui constitue le régime même de sa base au sommet, c'est-à-dire le ministère de l'instruction publique ?

Alors, pourquoi se battent-ils ? Eux seuls pourraient nous l'apprendre sans doute.

Quant à moi, je viens de répondre, au meilleur de ma connaissance, à la question de notre ami, en lui faisant " connaître au juste la cause en litige, ce programme *radical* dont la discussion passionne et divise nos compatriotes de l'Est."

On se chamaille pour un grief imaginaire ; on bataille sur des riens.

※ ※

Quand nos compatriotes et coreligionnaires de l'Est voudront-ils bien éteindre le brandon de la discorde, en éliminant, de leur polémique, le prétexte futile d'une chicane qui n'a pas sa raison d'être ?

La réponse appartient aux capitaines des deux armées respectives. Ils en savent plus long que les foules dont ils exploitent l'ignorance et se disputent la faveur. Ils ont beau dissimuler, ils laissent parfois tomber des aveux qui trahissent leur jeu.

Je vais en fournir une preuve sans réplique.

L'Hon. M. Rodolphe Roy étant actuellement le titulaire du ministère de l'Instruction publique de Québec, la *Vérité*, journal batailleur, le reconnaissait en termes bien explicites, le 11 novembre dernier, lorsque, fort préoccupé à ferrailler contre les avocats de la théorie — *théorie fausse*, disait-elle—d'un tel ministère, elle échappait les paroles suivantes :

" C'est M. Rodolphe Roy qui est le porte-parole narurel du cabinet en " matière d'instruction publique. Il aura une belle occasion—si ses collègues " combattent, comme nous l'espérons, les propositions Langlois et Stephens— " de prouver que son porte-feuille ne lui pèse point trop lourdement aux " doigts et de rendre à sa province un grand service. C'est à lui qu'il incombe, tout en favorisant les initiatives fécondes, de mettre au point les théories " fausses et de nous venger d'injustes accusations."

Après avoir bien écouté le confrère québecquois, répétons avec lui : " C'est M. Roy qui, dans le gouvernement, est le porte-parole en matière d'instruction publique,... c'est à lui qu'il incombe, en vertu de ses fonctions ministérielles, de favoriser les initiatives fécondes en matière d'instruction publique ; .... c'est à lui qu'il appartient, en vertu d'un porte-feuille qui ne lui pèse pas trop aux doigts, de mettre au point, les théories fausses en matière d'instruction publique ; c'est M. Roy qui...."

Est-il guère possible d'avouer plus formellement sa parfaite connaissanee d'un fait bien avéré dont on ne cesse, néanmoins, de feindre son ignorance ?

(Suite à la quatrième page)

Ne manquez pas de lire notre feuilleton.

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

9

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU
OU
LE PETIT PARISIEN

(Suite)

PREMIÈRE PARTIE.

IV

Le Petit Parisien.

Il était à peine quatre heures de relevée. Nos estafiers avaient du temps devant eux. Sauf Passepoil qui avait trop regardé la maritorne louche et qui soupirait fort, tout le monde était joyeux.

On buvait dans la salle basse du cabaret de la "Pomme d'Adam," on criait, on chantait. Au fond des douves de Caylus, les faneurs après la chaleur passée, activaient le travail, et liaient en bottes la belle récolte de foin.

Tout à coup un bruit de chevaux se fit sur la lisière du bois d'Ens, et, l'instant d'après, on entendit des cris dans la douve.

C'étaient les faneurs qui fuyaient en hurlant les coups de plat d'épée d'une troupe de partisans. Ceux-ci venaient au fourrage, et certes ils ne pouvaient trouver ailleurs de plus noble fenaison.

Nos huit braves s'étaient mis à la fenêtre de l'auberge pour mieux voir.

—Les drôles sont hardis! dit Cocardasse junior.

—Venir ainsi jusque sous les fenêtres de M. le marquis! ajouta Passepoil.

—Combien sont-ils? Trois, six, huit.

—Juste autant que nous.

Pendant cela, les fourrageurs faisaient leurs provisions tranquillement, riant et prodiguant les gorges chaudes. Ils savaient bien que les vieux fauconneaux de Caylus étaient muets depuis longtemps.

C'étaient encore des justeaucorps de buffle, des feutres belliqueux et de longues rapières; de beaux jeunes hommes pour la plupart, parmi lesquels deux ou trois paires de moustaches grises; seulement, ils avaient, de plus que nos prévôts, des pistolets à l'arçon de leurs selles.

Leur accoutrement n'était, du reste, point pareil. On reconnaissait dans ce petit escadron les uniformes délabrés de divers corps réguliers. Il y avait deux chasseurs de Brancas, un canonnier de Flandres, un miquelet d'au delà des monts, un vieil arbalétrier qui avait dû voir la Fronde. Le surplus avait perdu son cachet, comme sont les médailles frustes Le tout pouvait être pris pour une belle et bonne bande de voleurs de grand chemin.

Et de fait, ces aventuriers, qui se décoraient du nom de volontaires royaux, ne valaient guère mieux que des bandits.

Quauds ils eurent achevés leur besogne et chargé leurs chevaux, ils remontèrent le chemin charretier. Leur chef, qui était un des deux chasseurs de Brancas, portant les galons de brigadier, regarda tout autour de lui et dit:

—Par ici, messieurs, voici justement notre affaire.

Il montrait du doigt le cabaret de la "Pomme d'Adam."

—Bravo! crièrent les fourrageurs.

—Mes maîtres, murmura Cocardasse junior, je vous conseille de décrocher vos épées.

En un clin d'œil, tous les ceinturons furent rebouclés, et les prévôts d'armes, quittant les fenêtres, se mirent autour des tables.

Cela sentait la bagarre d'une lieue. Frère Passepoil souriait paisiblement sous ses trois de moustache.

—Nous disions donc, commença Cocardasse afin de faire bonne contenances, que le meilleur moyen de tenir la garde à un prévôt gaucher, ce qui est toujours fort dangereux...

—Holà! fit en ce moment le chef des maraudeurs, dont le visage barbu se montra à la porte; l'auberge est pleine, enfants!

—Il faut la vider, répondirent ceux qui le suivaient.

C'était simple, c'était logique. Le chef, qui se nommait Carrigue, n'eut point d'objections à faire. Ils descendirent tous de cheval, et attachèrent effrontément leurs montures chargées de foin aux anneaux qui étaient au mur du cabaret.

Jusque-là, nos prévôts n'avaient pas bougé.

—Çà! dit Carrigue en entrant le premier, qu'on déguerpisse, et vite! il n'y a place ici que pour les volontaires du roi.

En ne répondit point. Cocardasse se tourna seulement vers les siens et murmura:

—De la tenue, enfants! Ne nous emportons pas, et faisons danser en mesure messieurs les volontaires du roi.

Les gens de Carrigue encombraient déjà la porte.

—Eh bien! fit celui-ci, que vous a-t-on dit?

Les maîtres d'armes se levèrent et saluèrent poliment.

—Priez-les, dit le canonnier de Flandres, de passer par les fenêtres.

En même temps il prit le verre plein de Cocardasse, et le porta à ses lèvres.

Carrigue disait cependant:

-Ne voyez-vous pas mes rustres, que nous avons besoin de vos brocs, de vos tables et de vos escabelles?

—As pas pur! fit Cocardasse junior, nous allons vous donner tout cela, mes mignons.

Il écrasa le broc sur la tête du canonnier, tandis que frère Passepoil envoyait sa lourde escabelle dans la poitrine de Carrigue.

Les seize flamberges furent au vent au même instant. C'étaient tous gens d'armes solides, braves et batailleurs par goût. Ils allaient avec ensemble et de bon cœur.

On entendait le ténor Cocardasse dominer le tumulte par son juron favori.

—Vivadiou! servez-les! servez-les! disait-il.

A quoi Carrigue et les siens répondirent en chargeant tête baissée.

—En avant! Lagardère! Lagardère!

Ce fut un coup de théâtre. Cocardasse et Passepoil, qui étaient au premier rang, reculèrent et mirent la table massive entre les deux armées.

—As pas pur! s'écria le Gascon; bas les armes partout!

Il y avait déjà trois ou quatres volontaires fort maltraités. L'assaut ne leur avait point réussi, et ils ne voyaient que trop désormais à qui ils avaient affaire.

—Qu'avez-vous dit là? reprit frère Passepoil dont la voix tremblait d'émotion: Qu'avez-vouz dit là?

Les autres prévôts murmuraient et disaient:

—Nous allions les manger comme des mauviettes.

—La paix! fit Cocardasse avec autorité.

Et s'adressant aux volontaires en désarroi;

—Répondez franc, dit-il, pourquoi avez-vous crié Lagardère?

—Parceque Lagardère est notre chef, répondit Carrigue.

—Le chevalier Henri de Lagardère?

—Oui.

Notre petit Parisien! notre bijou! roucoula frère Passepoil qui avait déjà l'œil humide.

—Un instant, fit Cocardasse; pas de méprise! Nous avons laissé Lagardère à Paris, chevau-léger du corps.

—Eh bien, riposta Carrigue, Lagardère s'est ennuyé de cela. Il n'a conservé que son uniforme, et commande une compagnie de volontaires royaux, ici, dans la vallée.

—Alors, dit le Gascon, halte-là! les épées au fourreau! Vivadiou! les amis du petit Parisien sont les nôtres, et nous allons boire ensemble à la premiere lame de l'univers.

—Bien, cela! fit Carrigue, qui sentait que sa troupe l'échappait belle.

Messieurs les volontaires royaux rengaînèrent avec empressement,

—N'aurons-nous point des excuses? demanda Pépé le Tueur, fier comme un Castillan.

—Tu auras, mon vieux compagnon, répondit Cocardasse, la satisfaction de te battre avec moi, si le cœur t'en dit; mais, quant à ces messieurs, ils sont sous ma protection. A table! du vin! Je ne me sens pas de joie. Eh donc!

10

—Il tendit son verre à Carrigne.—J'ai l'honneur, reprit-il de vous présenter mon prévôt Passepoil, qui, soit dit sans vous offenser, allait vous enseivner une courante dont vous n'avez pas la plus légère idée. Il est, comme moi, l'ami devoué de Lagardère.

—Et il s'en vante, interrompit frère Passepoil.

—Quant à ces messieurs, poursuivit le Gascon, vous pardonnerez à leur mauvaise humeur. Ils vous tenaient, mes braves; je leur ai ôté le morceau de la bouche... toujours sans vous offenser. Trinquons.

On trinqua. Les derniers mots, adroitement jetés par Cocardasse, avaient donné satisfaction aux prévôts, et messieurs les volonsaires ne semblaient point juger à propos de les relever. Ils avaient vu de trop près l'étrille.

Pendant que la maritorne, presque oubliée par Passepoil, allait chercher du vin frais à la cave, on transporta escabelles et tables sur la pelouse, car la salle basse du cabaret de la Pomme d'Adam n'était réellement plus assez grande pour contenir cette vaillante compagnie.

Bientôt tout le monde fut à l'aise et commodément attablé sur le glacis.

—Parlons de Lagardère, s'écria Cocardasse; c'est pourtant moi qui lui ai donné sa première leçon d'armes. Il n'avait pas seize ans, mais quelles promesses d'avenir!

—Il en a à peine dix-huit aujourd'hui, dit Carrigue, et Dieu sait qu'il tient parole.

Malgré eux, les prévôts prenaient intérêt à cette manière de héros dont on leur rebattait les oreilles depuis le matin. Ils écoutaient, et personne parmi eux ne souhaitait plus se trouver en face de lui ailleurs qu'à table.

—Oui, n'est-ce pas, continua Cocardass en s'animant, il a tenue parole? Pécaïré! il est toujours beau, toujours brave comme un lion!

—Toujours heureux auprès du beau sexe! murmura Passepoil en rougissant jusqu'au bout de ses longues oreilles.

—Toujours évaporé, poursuit le Gascon, toujours mauvaise tête?

—Bourraau des crânes, et si doux avec les faibles!

—Casseurs de vitres, tueur de maris!

Ils alternaient, nos deux prévôts, comme les bergers de Virgile: " Arcades ambo.

—Beau joueurs!

—Jetant l'or par la fenêtre!

—Tous les vices, capédédiou?

—Toutes les vertus!

—Pas de cervelle....

—Un cœur....un cœur d'or!

Ce fut Passepoil qui eut le dernier mot. Cocardasse l'emdrassa avec effusion.

—A la sante du petit Parisien! à la santé de Lagardère! s'écrièrent-ils ensemble.

Carrigue et ses hommes levèrent leurs tasses avec enthousiasme. On but debout. Les prévôts n'en purent point donner le démenti.

—Mais, par le diable! reprit Joël de Jugan, le bas Breton, en posant son verre apprenez-nous donc au moins ce que c'est que votre Lagardère!

—Les oreilles nous en tintent, ajouta Saldagne. Qui est-il? d'où vient-il? Que fait-il?

—Mon bon, répondlt Cocardasse, il est gentilhomme aussi bien que le roi; il vient de la rue Croix-des-Petits-Champs; il fait des siennes. Etes-vous fixés? Si vous en voulez plus long, versez à boire.

Passepoil lui emplit son verre, et le Gascon reprit, après s'être un instant recueilli:

—Ce n'est pas une merveilleuse histsire, ou plutôt cela ne se raconte pas. Il faut le voir à l'œuvre. Quant à sa naissance, j'ai dit qu'il était plus noble que le roi, et je n'en démordrai pas; mais en somme, on a jamais connu ni son père ni sa mère. Quand je l'ai rencontré, il avait douze ans; c'était dans la cour des Fontaines, devant le Palais-Royal. Il était en train de se faire assommer par une demi-douzaine de vagabonds plus gands que lui. Pourquoi? Parce que ces jeunes bandits avaient voulu dévaliser la petite vieille qui vendait des talmouses sous la voûte de l'hôtel Montesquieu. Je demandai son nom: " Le petit Lagardère. — Et ses parents?—Il n'a pas de parents. — Qui a soin de lui? — Personne.—Où loge-il?—Dans le pignon ruine de l'ancien hôtel de Lagardère, au coin de la rue Saint-Honoré. —A-t-il un métier? — Deux plutôt qu'un: il plonge au Pont-Neuf, il se désosse dans la cour des Fontaines.— As pas pur! voilà deux beaux métiers!"

Vous autres, étrangers, s'interrompit ici Cocardasse, vous ne savez pas qu'elle profession c'est que de plonger au Pont-Neuf. Paris est la ville des badauds. Les badauds de Paris lancent du parapet du Pont-Neuf des pièces d'argent dans la rivière, et il y a des enfants intrépides qui vont chercher ces pièces d'argent au péril de leur vie. Cela divertit les badauds. Vivadiou! entre toutes les voluptés, la meilleure est de bâtonner un de ces bagasses de bourgeois! Et ça ne coûte pas cher.

Quant au métier de désossé, on envoit partout. Lou petit conquin de Lagardère faisait tout ce qu'il voulait de son corps: Il se grandissait il se rapetissait; ses jambes étaient des bras, ses bras étaient des jambes, et il me semble encore le voir, sandiéou! quand il singeait le vieux bedeau de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui était bossu par devant et par derrière.

Va bien! eh douc! je le trouvais gentil, moi, ce petit homme, avec ses cheveux blonds et ses joues roses. Je le tirai des mains de ses ennemis, et je lui dis: " Couquin! veux-tu venir avec moi?

Il me répondit: " Non, parce qua je veille la mère Bernard. " La mère Bernard était une pauvre mendiante qui s'était arrangé un trou dans le pignon en ruine. Le petit Lagardère lui apportait chaque soir le produit de ses plongeons et de ses contorsions.

Alors je lui fis un tableau complet des délices d'une salle d'armes. Ses beaûx yeux flambaient. Il me dit avec un gros soupir:

Quand la mère Bernard sera guérie, j'irai chez vous.

Et il s'en alla. Ma foi! je n'y songeais plus.

Trois ans après, Passepoil et moi, nons vîmes arriver à notre salle un grand chérubin timide et tout embarrassé.

—Je suis le petit Lagardère, nous dit-il; la mère Bernard est morte.

Quelques gentilshommes qui étaient là eurent envie de rire. Le grand chérubin rougit, baissa les yeux, se fâcha, et les fit rouler sur le plancher. Un vrai Parisien, quoi! mince, souple, gracieux comme une femme, mais dur comme du fer.

Au bout de six mois, il eut querelle avec un de nos prévôts, qui lui avait méchamment rappelé ses talents de de plongeur et de désossé. Sandiéou! le prévôt ne pesa pas une once.

Au bout d'un an, il jouait avec moi comme je jouerais avec un des messieurs les volontaires du roi ...... soit dit sans les offenser.

Alors il se fit soldat. Il tua son capitaine: il déserta. Puis il s'engagea dans les Enfants-Perdus de Saint-Luc, pour la campagne d'Allemagne. Il prit la maitresse de Saint-Luc; il déserta. M. de Villars le fit entrer dans Fribourg-en-Brisgaw: il en sortit tout seul, sans ordre, et ramena quatre grands diables de soldats allemands liés ensemble comme des moutons. Villars le fit cornette; il tua son colonel; il fut cassé. Pécaïré! quel enfant!

Mais M. de Villars l'aimait. Et qui ne l'aimerait? M. de Villars le chargea de porter au roi la nouvelle de la défaite du duc de Bade. Le duc d'Anjou, le vit, le voulut pour page. Quand il fut page, en voici bien d'une autre! les dames de la Dauphine se battirent pour l'amour de lui, le matin et le soir. On le congédia.

Enfin la fortune lui sourit: le voilà chevau-léger du corps. Capédédiou! je ne sais pas si c'est pour un homme ou pour une femme qu'il a quitté la cour; mais si c'est une femme tant mieux pour elle; si c'est un homme, " de profundis!"

Cocardasse se tut et lampa un grand verre. Il l'avait bien mérité. Passepoil lui serra la main en manière de félicitation.

Le soleil s'en allait descendant derrière les arbres de la forêt. Carrigue et ses gens parlaient déjà de se retirer, et l'on allait boire une dernière fois au bon hasard de la rencontre, lorsque Saldagne apperçut un enfant qui se glissait dans les douves et tâchait évidemment de n'être point découvert.

C'était un petit garçon de treize à quatorze ans, à l'air craintif et tout effaré. Il portait le costume de page, mais sans couleurs, et une ceinture de courrier lui ceignait les reins.

Saldagne montra l'enfant à ses compagnons.

—Parbleu! s'écria Carrigue, voilà un gibier que nous avons déjà couru. Il a éreinté nos chevaux tantôt. Le gouverneur de Venasque a des espions ainsi faits, et nous allons nous emparer de celui-ci.

—D'accord, répliqua le Gascon; mais je ne crois pas que ce jeune drôle appartienne au gouverneur de Venasque. Il y a d'autres anguilles sous roche de ce côté-ci, monsieur le volontaire, et ce gibier-là est pour nous, soit dit sans vous offenser.

Chaque fois que le Gascon prononçait cette formule impertinente, il regagnait un point auprès de ses amis les prévôts.

On arrivait de deux manières au fond du fossé: par la route charretière et par un escalier à pic pratipué à la tête du pont. Nos gens se partagèrent en deux troupes, et descendirent par les deux chemins à la fois. Quand le pauvre enfant se vit ainsi cerné, il n'essaya point de fuir, et les larmes lui vinrent aux yeux. Sa main se plongea furtivement sous le revers de son justaucorps.

—Mes bons seigneurs! s'écria-t-il, ne me tuez pas. Je n'ai rien! je n'ai rien!

Il prenait nos gens pour de purs et simples brigands. Ils en avaient bien l'air.

—Ne mens pas, dit Carrigue, tu as passé les monts, ce matin?

—Moi? fit le page; les monts?

—Au diable! interrompit Saldagne; il vient d'Argelès en ligne directe; n'est-ce pas petit?

—D'Argelès! répeta l'enfant.

Son regard, en même temps, se dirigeait vers la fénêtre basse qui se montrait sous le pont.

—As pas pur! lui dit Cocardasse, nous ne voulons pas t'écorcher, jeune homme, A qui portes-tu cette lettre d'amour?

(Suite à la 6ieme page.)

Le Courrier de l'Ouest

Paraissant tous les Jeudis

Conditions de l'abonnment
(Payable invariablement d'avance)

Un an - - - $1.00
Six Mois - - - 0.50

Toutes communications et lettres doivent être addressées: Courrier de l'Ouest; Edmonton, Alta., Boîte 25.

Edmonton, Jeudi, 21 Dec. 1905

Pincher Creek, Alberta.

HERMITAGE DE ST. MICHEL,
9 décembre 1905.

Mémoire et lettre ouverte à mes amis concernant la colonie de St. Paul des Métis. C'est le vieux Missionnaire-pionnier du Nord-Ouest qui s'adresse, par ces lignes, à ses amis.

CHERS BIENFAITEURS,—Je sens le besoin aujourd'hui de vous faire connaitre ce que je crois devoir vous intéresser, sur notre œuvre de la colonie de S. Paul des Métis. Plusieurs d'entre vous, vous vous êtes montrés si généreux pour le succès de cette entreprise, que je regarde comme un devoir pour moi de vous dire où nous en sommes, pour ce qui regarde cette œuvre de rédemption.

Aujourd'hui, avec les milliers d'immigrants qui envahissent les grandes plaines et vallées du Nord-Ouest et du Manitoba, le Métis semble disparaître et ne forme plus que quelques petits groupes, sans importance.—Ceux qui n'ont pas abandonné leurs missions, ou ceux qui sont déjà arrivés à la colonie de St-Paul sont recherchés par les officiers du gouvernement, dans les travaux d'arpentage. Ces emplois cessant, les moyens de subsistance cesseront, pour plusieurs de nos Métis. N'ayant pas l'amour de la culture, d'un travail assidu, ne s'intéressant pas au lendemain, dépensant, au jour le jour, ce qu'ils gagnent, ils sont, pour ainsi dire, dans un état plus précaire que les sauvages, que le gouvernement protège, dans leurs maladies et leur famine, même en leur procurant des missions pour leurs besoins religieux et des écoles pour l'instruction des enfants. Le sauvage, sous les soins paternels du gouvernement, a plus de chance de se conserver comme nation, puisque l'Etat en a soin et le protège.

Les Métis de cette partie de l'Amérique sont presque tous, d'origine, des anciens Canadiens-français, venus en ce pays comme "voyageurs" et employés de la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson. Ils ont eu pour mères des femmes principalement appartenant à la tribu des Cris.

Il n'y a jamais eu de recensement fait exprès pour cette population. Les Métis ont toujours été classés comme les blancs, dans les rapports du gouvernement. Sans avoir fait de recensement moi-même, cependant de concert avec Mgr Taché, j'ose croire que les Métis dispersés dans le Manitoba, les nouvelles provinces du Nord-Ouest, et dans le Montana, forment une population de entre 11 à 12 mille âmes. Généralement, chez les Métis, les familles sont nombreuses, ce qui parle en faveur de leur moralité.

Vous vous rappelez, sans doute, qu'il y a une dizaine d'années, considérant l'état de misère qui se préparait, pour le grand nombre de familles métisses, qui n'avaient aucune ressource pour faire face aux éventualités, et cela à cause de la transformation du pays par l'immigration, prévoyant qu'un avenir de pauvreté et de démoralisation s'annoncerait bientôt pour cette population, à laquelle je me suis tant intéressé depuis plus d'un demi-siècle, je les avais heureusement apprécié pendant l'âge d'or du buffalo ; en outre, connaissant la faiblesse de leur caractère imprévoyant et incapable de faire la lutte avec les nouveaux venus, je compris que le moment fatal arrivait, quand ils seraient en face des blancs, dont ils deviendraient la proie.

Comprenant sincèrement que c'était à nous, le clergé catholique de ce pays et les missionnaires de ce Nord-Ouest, qui y avons commencé les fondements de l'Eglise catholique avec les Métis, qui ont été nos premiers entants, dans la Foi ; oui, comprenant que c'était à nous que s'imposait l'obligation d'aller au secours de cette population, nos premiers chrétiens, menacés aujourd'hui d'un avenir de misère. Emu par les sentiments d'amour paternel, avec l'assentiment et l'approbation de Nos Seigneurs les Evêques de St-Boniface et de ce Nord-Ouest, je tâchai de mettre à exécution un plan que je méditais depuis quelque temps. La circonstance m'apparaissait favorable. Mes honorables amis, Lord et sa digne épouse Lady Aberdeen, auxquels j'avais communiqué mes vues, m'encourageaient auprès du gouvernement. C'est ainsi qu'après avoir visité différentes parties du pays, mes compagnons et moi, nous décidâmes de choisir la partie du pays où nous sommes aujourd'hui, c'est-à-dire un territoire de 15 milles carrés, à 120 milles à l'est d'Edmonton, sur le côté nord de la rivière Kisiskatchewan. Ce territoire, qui nous paraissait convenir à notre plan, nous était concédé pour l'usage de la mission et des familles métisses qui viendraient s'y établir. Cette concession n'était que pour les Métis, leur usage et usufruit, pour eux et leurs enfants, mais sans le droit d'exproprier, vendre et aliéner ce terrain. Vis-à-vis le gouvernement, nous formons une corporation légale composée dss Evêques de St. Boniface, de St. Albert, Prince Albert et moi-même, comme responsable au gouvernement pour les statuts stipulés dans notre contrat.

C'est alors que j'adressais une lettre commune, en français, en anglais et sauvage, aux Métis du Manitoba et du Nord-Ouest, pour les informer de ce que nous venions de régler pour eux, les invitant à venir prendre possession, auprès de leurs prêtres, des terres à leur disposition. De suite un bon nombre de familles se rendirent auprès de nous avec leur petit avoir, chevaux, bestiaux, etc. En même temps le gouvernement voulait bien faire arpenter notre territoire en lots de 80 acres pour chaque famille.

De suite j'allai tendre la main à plusieurs de nos amis de la province de Québec pour en obtenir quelques secours. Leurs générosités nous fournirent les moyens d'acheter des moulins à scie, à farine, et des instrumens d'agriculture pour nous et nos nouveaux colons. Les Révds Pères Thérien, Boulenes et quatre frères mécaniciens prirent la direction de l'œuvre.

En peu de temps nos premières bâtisses étaient prêtes. Le Père Thérien, avec ses compagnons, avait réussi à construire un immense couvent, où les habiles et industrieuses Sœurs de l'Assomption de Nicolet venaient s'installer, pour élever et instruire notre jeune génération métisse, lui apprendre à cultiver la terre, montrer la charpenterie aux garçons, etc. ; enseigner aux jeunes filles les travaux de couture et tout ce qui concerne les devoirs de la femme de ménage, sans compter pour tous l'école, des cours élémentaires du français et de l'anglais. Tels ont été nos occupations et nos soins dès les commencements de cet établissement.

De temps à autre des bienfaiteurs sont venus nous encourager par leurs sympathies et leurs dons. Comment passer sous silence la générosité de M. Rodolbhe Forget et de sa si bonne épouse, qui nous ont bâti une belle église au coût de cinq mille piastres ? Comment aussi oublier la libéralité de la compagnie du Pacifique, qui veut bien transporter gratuitement, sur ses chars, nos machines et autres bagages, à notre usage ?

Ainsi tout marchait heureusement et avec un agréable entrain ; mais une grande épreuve nous attendait et nous était réservée pour entraver le succès de notre œuvre. Pendant une nuit très froide du mois de février dernier, notre école industrielle, qui nous donnait tant de consolations, était détruite par un incendie, où nous perdions tout sans pouvoir rien sauver, pas même le St-Sacrement de la chapelle intérieure. En même temps nous déplorions la la mort d'une de nos grandes élèves, qui a péri dans les flammes.

Mais ce qui est encore plus regrettable, pour les directeurs, c'est que ce malheur est dû à la malice sans nom de certains de nos garçons, qui avaient formé le complot diabolique à notre insu de brûler l'établissement, plan qu'ils organisaient depuis plusieurs jours. C'est incrovable, et capable de briser nos cœurs, d'être ainsi traités par ceux mêmes, que nous nourrissons et auxquels nous donnions tant de soins : Aujourd'hui, ponr nous consoler et pallier ce crime, on aime à dire que les malheureux jeunes gens ont voulu jouer ce tour plutôt par leur folie et ignorance que par véritable malice. Ils n'avaient pas conscience de ce qu'ils faisaient. C'est ainsi que le tribunal de la justice en a décidé. Nous avons pleuré sur les ruines, sans pourtant nous décourager.

Qu'allons-nous faire à présent, après ce désastre, une perte de $30,000, sans assurances ?

Je viens vous dire aujourd'hui, nos chers amis et bienfaiteurs, que malgré cette épreuve et quoique nous n'ayons presque plus de ressources en main, nous n'abandonnons pas notre œuvre. Nous allons continuer envers et contre toute difficulté. Nous allons tâcher de rebâtir notre école industrielle, il est vrai, sur un plan moins considérable. Nous espérons dans nos récoltes, nos animaux, la bonne volonté des Pères et frères missionnaires et bonnes Sœurs de l'Assomption qui, j'espère, continueront leur œuvre de dévouement.

Votre très reconnaissant
A. Lacombe, O. M. I.

P. S. C'est à vous, à présent, chers Métis, que j'adresse la parole. De nouveau je viens vous inviter, vous tous qui êtes dispersés, dans ces territoires, où les blancs s'emparent du pays. Oui, venez dans cette colonie de Saint-Paul, qui est la vôtre, qu'on a organisée pour vous. Venez. —Abandonnez cette vie nomade, cette vie de démoralisation et de pauvreté, campés auprès de ces villes, qui offrent tant d'occasions de perversion. Venez auprès de vos prêtres, afin que vous et vos enfants receviez l'instruction religieuse. Vous connaissez l'intérêt paternel que je vous porte. Venez former votre colonie. C'est votre religion, qui vous y appelle.

Sans doute, vous avez comme nous ressenti le triste malheur de l'hiver dernier. Votre cœur a été brisé par l'action incompréhensible de certains de vos enfants, qui excités par la plus noire ingratitude ont incendié notre école industrielle, en causant une perte considérable à la mission, et ce qui est déplorable, avec la mort d'une des élèves. On dit que ces malheureux jeunes gens n'avait pas concience du crime affreux qu'ils commettaient. Tant mieux.

Pour nous, qui, avons tant souffert moralement surtout, par cette destruction, nous n'avons aucune rancune et nous ne perdons pas courage pour continuer notre œuvre de rédemption envers les Metis. Nous tâcherons envers et contre tout de vous sauver, malgré l'ingratitude avec laquelle on voudra nous payer.

Pour moi, le principal agent et instrument de cette colonie, malgré que mon cœur soit bien malade aujourd'hui, je pardonne à tous et je prie pour nos enfants ingrats.

En vous invitant de nouveau à venir vous grouper auprès de nous, dans votre territoire, cette invitation vous dit assez que nous voulons continuer notre œuvre. Si par l'antipathie des Métis, l'ignorance de leur bien-être, et, par des circonstances malheureuses, nous éprouvons des difficultés insurmontables, alors nous serons obligés de discontinuer notre œuvre et nous vous laisserons à votre sort. Vous deviendrez ce que sont devenus les Métis des autres contrées, c'est-à-dire qu'ils n'exiseent plus comme nation. Les nouvelles générations ont été absorbées par les blancs. N'ayant pas l'avantage des réserves des Sauvages protégés par le gouvernement, ces Métis finissent par disparaitre.

Oui, mes chers enfants, croyez-moi. Rappelez-vous les temps anciens, où avec vos missionnaires, vous étiez si heureux. Ayez pitié de vous-mêmes et de vos enfants, dont un grand nombre s'élève sans religion et sans aucune instruction quelconque. Il est encore temps, voilà votre dernière planche de salut. Saisissez-la et sauvez-vous.

Si mon œvre de rédemption doit être un échec, au moins l'avenir dira que nous avons tout tenté pour votre bien.

Votre père en Jèsus-Christ.
A. LACOMBE, O.M.I.

DETRESSE DU PARTI CONSERVATEUR

Il est impossible de voir les efforts désespérés de la convention conservatrice pour trouver un leader sans songer à la fable fameuse du bon Lafontaine.

Les bleus sont réunis pour choisir un chef et le seul qu'on leur présente provoque l'effet du soliveau dans la mare aux grenouilles.

Tout le monde se sauve dès qu'on parle de choisir M. Chapais.

M. Monk s'éclipse.

M. Leblanc retraite en fureur.

Mais, après tout, pourquoi les conservateurs auraient-ils besoin de tant de chefs que cela.

N'en ont-ils pas un, M. Borden ?

A quoi bon tant de chefs quand il y a si peu de soldats ?

Car, on l'avouera, l'armée conservatrice existe peut-être sur le papier, ou plutôt sur des papiers bleus, elle n'a pas d'existence réelle.

Il n'y a plus de parti conservateur.

Depuis quelques jours, sous prétexte de convention du parti, on a vu paraître dans nos rues quelques débris de ce qui fut autrefois le contingent conservateur.

Un groupe de député battus et écrasés à deux ou trois élections consécutives, des rebuts du suffrage se massent sur une plateforme et se proclament ; le parti.

Nous ne voulons pas être cruels pour nos adversaires, mais la vérité nous oblige à dire qu'une exhibition ce ce genre est désastreuse.

Elle met au jour l'état de décrépitude complète dans lequel est tombé ce parti autrefois puissant.

Ne semble-t-il pas vraiment quavant de parler de chef, il faudrait constituer une armée, trouver un programme, trouver un homme, trouver quelque chose ?

NOEL.

Dans les colonnes qui précèdent, on lira avec attendrissement un mémoire ou une lettre du Rév. Père Lacombe, l'apôtre de la redemption des Métis. Nous souhaitons que sa voix soit entendue dans tous les foyers où le saint jour de Noël rappelle la naissance de Celui qui est venu pour la rédemption des hommes. On aura une pensée de commisération pour les Métis, pour les pauvres, les meilleurs amis, les frères de l'Enfant qui a reposé dans la crèche de Bethléem.

Les premiers à qui la bonne nouvelle fut annoncée, il y a 1906 ans, furent de pauvres bergers relégués dans la montagne, dormant sous la tente ou veillant sur leurs troupeaux. Ils furent les premiers appelés à l'honneur d'adorer le Divin Rédempteur, des anges ayant été auprès d'eux les messagers du Ciel,

Noël ! le plus beau et le plus doux des anniversaires, la fête par excellence des enfants chrétiens.

Enfants chrétiens, faites une petite part de vos cadeaux pour la rédemption des enfants métis. Soyez pour eux des messagers du Ciel.

L'Enfant-Dieu se souviendra de tout ce que vous aurez fait pour contribuer à l'œuvre des missionnaires qui enseignent aux grands et aux petits à comprendre l'hymne des anges annonçant aux bergers l'aurore nouvelle : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

+ +

En cédant la première place au mémoire du bon Père Lacombe, le COURRIER DE L'OUEST croit en même temps qu'il lui serait bien difficile d'offrir une lecture mieux appropriée pour la fête de Noël.

Les conservateurs nous reprochent d'avoir fait les élections de 96-1900 et 1904 sur le nom d'un homme, d'avoir pris pour drapeau le nom de Sir Wilfrid Laurier.

Et quand cela serait, où serait le mal ?

Admettons que cela soit vrai et nous ne savons pas pourquoi les Canadiens-français auraient honte de se rallier derrière celui qui leur parut le plus digne et derrière l'homme qui a donné tant de preuves de son patriotisme et de son dévouement à la cause canadienne ?

Qu'ils en fassent donc autant, s'ils peuvent trouver un homme, une figure assez imposante pour faire disparaître dans l'ombre tous les aspirants.

Mais ils n'en trouveront pas. Rongés d'ambissions mesquines, atteints de haine et d'envie réciproques, ils se dévorent mutuellement et se minent sans relâche.

La convention actuelle n'a fait que confirmer dans le public la conviction de l'impuissance et de l'incapacité du parti tory.

Avec de tels adversaires, le parti libéral et son chef, peuvent marcher hardiment dans la voie de l'accomplissement des grandes choses qu'il reste à faire pour que le Canada, soit aussi grand, aussi prospère et aussi puissant que nous désirons le voir pour le bien de tous.

(LE CANADA)

On se demande comment le parti conservateur a pu tomber si bas, qu'il n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut.

C'est un sujet d'étonnement pour tout le monde.

Même dans ses plus mauvais jours, le pati libéral, dans l'opposition faisait trembler les maitres du pouvoir.

D'où vient que le parti conservateur soit si impuissant ?

Il n'a pas de chef. Il n'a pas d'organisation. Il est le jouet de tous les démagogues. Il est déchiré par les factions.

(LE SOLEIL)

EN PROVINCE DE QUEBEC

(Suite de la première page)

Mais c'est par inadvertance que le confrère de *La Vérité* a échappé cet aveu involontaire tellement il était alors absorbé dans son idée fixe d'engendrer querelle à son voisin et de mettre le gouvernement même en cause ; poussant la distraction jusqu'à lui-même " mettre au point " d'adjurer l'Hon-M. Roy de se lever de son siège ministériel, en pleine Assemblée législative, et de déclarer, en sa qualité officielle de ministre de l'instruction publique, qu'il n'est pourtant pas ministre de l'instruction publique et ne doit pas l'être, que c'est une *théorie fausse* que de le dire.

La contradiction ne saurait-être plus flagrante.

Le même jour, mais dans une autre colonne, *La Vérité* faisait semblant d'avoir peur des dangers qui menaceraient la religion si, par malheur, la province de Québec se donnait un ministre et un ministère de l'instruction publique, vû que ce portefeuille pourrait un jour échoir aux mains d'un franc-maçon ! ! !

Et puis, avec un sérieux imperturbable, ce journal disait encore :

" La création d'un ministère de l'instruction publique, absurde en droit, déterminerait en fait une véritable crise, car elle mettrait à la merci des politiciens et de leurs mesquins intérêts les rouages les plus délicats de la vie nationale. (*La Vérité*, 11 nov. 1905)."

Et cette autre objurgation horripilante :

La création d'un ministère de l'Instruction publique, c'est-à.dire la mainmise complète de la politique sur notre régime scolaire et la porte ouverte à tous les bouleversements et à toutes les révolutions.

(La *Vérité*, 9 déc. 1905)

* *

La création d'un ministère de l'Instruction publique étant le fait accompli depuis longtemps, le fait bien connu de la *Vérité* et des autres querelleurs, je me demande pour quel motif inavoué ils s'accordent tous pour simuler l'ignorance et tenir le public dans cette ignorance, au lieu de l'éclairer.

JEAN LOUIS.

P. S. On a omis ma signature au bas de ma dernière causerie. J'espère qu'on sera plus attentif à l'avenir. J. L.

Il y a des hommes néfastes dans le parti conservateur. Tant qu'ils y seront, le parti restera méprisable. Car ce sont ses chefs mêmes. Sproule est un chef conservateur ; Hughes est un chef conservateur ; McLean est un chef conservateur ; Taylor est un chef conservateur ; Bennett est un chef conservateur ; Haultain est un chef conservateur. Et combien d'autres encore, qui leur ressemblent dans le parti.

Il y a de ces hommes qui sont des fourbes.

BANQUET.

A l'occasion de son retour de la rivière la Paix, les amis de M. Lucien Dubuc lui ont offert un banquet lundi dernier au soir, mais en donnant à cet événement le caractère d'une fête intime plutôt que d'une démonstration publique. Les convives étaient nombreux tout de même, la grande salle à dîner de l'hôtel Richelieu en étant remplie. Les organisateurs de cette soirée inoubliable seraient des gens bien difficiles à satisfaire, s'ils n'étaient pas heureux du succès qui a couronné leur iniciative. Voici la liste des membres de leur comité : Dr. Blais, président : Omer St. Germain, Sec.-Trés. ; W. Gariépy, A. C. Larivière, L. N. Despins, Em. Tessier.

La carte du menu, œuvre d'art, est un souvenir en soi ; on le conservera certainement. Quant au menu, on ne pouvait faire un meilleur choix ; chacun en jugera, savoir :

HORS-D'ŒUVRE

Olives d'Espagne. Céleri du Nord.

POTAGE

Consommé au Rivière la Paix.

POISSON

Saumon du lac Esturgeon.
Sauce aux fines herbes.

ENTRÉES

Filet de bœuf à la Bordelaise
Croquettes de mouton
Jambon à la pommeau

ROTI

Poules de nos vastes prairies
Gelée au Fort Vermillon

LEGUMES

Purée de pommes de terre
Laitue à la Française

DESSERTS

Gateaux à la Richelieu
Fruits, Fromage, Café à la crême,
Thé à la Canadienne, Cigares.

VIVE LA CANADIENNE.

Les toast, cela va sans dire, ont été la partie la plus importante de la soirée :

Le Roi, le Canada, l'Alberta, Notre Hôte, le Parti Libéral, Les jeunes Canadiens-Français, les Dames, la Presse. Ces diverses santés ont fourni l'occasion à de jolis discours dont chacun a eu sa part d'applaudissements mérités. MM. W. Gariépy, D. Thibaudeau, J. Fairbanks ont fort bien dit en répondant à la santé du Canada. En réponse à celle de l'Alberta, MM. L. N. Despins, Geo. Roy et J. H. Gariépy ont intéressé l'auditoire en racontant les débuts de cette province et la vie des pionniers. MM. O. Tessier et A. Prince, vétérans des luttes, ont su répondre, comme il le fallait à la santé du parti libéral. Il appartenait bien à MM. A. Dubuc et R Lemarchand de proposer la santé des dames et d'y répondre. Le Dr Blais étant l'un de nos jeunes dont l'avenir semble rempli de prommesses, on a été heureux de l'entendre répondre à la santé de la jeunesse. M. Boileau en répondant à la dernière santé, celle de la Presse, a paru trouver, à cette heure avancée de la nuit, qu'il n'y avait pas taut de presse après tout, mais il n'a pas à se plaindre de la manière dont il s'est acquitté de sa tâche.



LUCIEN DUBUC.
Premier député de la Rivière-la-Paix.

Il ne faut pas oublier le héros de la fête. M. Saint-Germain, le sympathique secrétaire du comité des organisateurs, a porté le toast à M. Lucien Dubuc, député de la Rivière la Paix ; ses paroles éloquentes ont fait vibrer, chez tous, une corde dont les patriotes reconnaissent toujours la note.

M. Dubuc s'est levé au milieu des acclamations. Il était visiblement ému. Il tombait au milieu d'un grand entourage d'amis, à peine revenu d'un long voyage, de plusieurs semaines, à travers la solitude, marchant tout le jour, couchant la nuit sur la dure, dans la grand'chambre de dehors, avec la voûte éthérée pour abri, la prairie pour matelas, une touffe de gazon pour oreiller. Le matin, au réveil, lui et son compagnon pouvaient voir leur déjeuner, dans l'immense garde-manger de la nature, sous forme de lièvres ou de lapins qui sautaient et gambadaient et dont il fallait faire la capture avant de mettre le pot au feu ; ce qui prouve que, dans cette espèce de paradis terrestre, pas plus qu'ailleurs, les lapins ne tombent tout rôtis sous la dent.

A la première des santés, celle du roi, nous avons remarqué avec plaisir que tous ont répondu debout et d'une seule voix en chantant, avec beaucoup d'entrain, le *God Save the King*.

Cette soirée laissera des souvenirs durables, aussi durables, espérons-le, que les bonnes résolutions qui y ont été énoncées, aussi durables que l'union qu'elle semble avoir cimentée.

Les convives ont tous témoigné leur satisfaction de la table et de la manière intelligente dont M. Pomerleau, le maitre d'hôtel, a fait les choses.

On fait des conventions. Les conservateurs de la province de Québec se réuniront à Montréal, le 13 décembre. Les chefs en sortiront-ils plus honorables, plus unis ?

M. Haultain, le lieutenant de M. Borden, poursuit en ce moment la campagne la plus basse et la plus fausse qu'il soit possible d'imaginer.

Aux catholiques de la Saskatchewan—les catholiques forment le tiers de la population—il se déclare le champion des écoles séparées. " Je serais dictateur demain, disait-ils en " mars dernier, que je ne changerais " pas d'un iota le système actuel. " Aux partisans de l'école séparée qui s'attachent à l'hon. M. Scott, parce qu'il s'est engagé à maintenir le système actuel, M. Haultain répond : " Ce système, c'est moi qui en suis l'auteur". A ceux qui lui demandent pourquo alors il veut soumettre les clauses scolaires au Conseil Privé, il replique, s'il s'adresse à des catholiques, que c'est afin de leur obtenir des privilèges plus grands, en faisant appliquer intégralement la constitution, et s'ils sont protestants, qu'il veut faire déclarer ces clauses inconstitutionnelles, et enlever aux catholiques jusqu'à la dernière garantie de leurs droits. Voilà l'homme.

Peut-on attendre des chefs actuels qu'ils resusciteront le parti ? Ils l'ont laissé mourir. Prévenir est plus facile que guérir. Ils n'ont pas su prévenir. Comment pourront-ils guérir ?

Comment voulez-vous qu'un parti soit grand avec des chefs si petits ?

Conservateurs, voilà ceux qui vous mènent. Voilà les chefs de votre parti : des fourbes.

(LE SOLEIL)

Abonnez-vous au " COURRIER DE L'OUEST "

11

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page).

—Une lettre d'amour? répéta encore le page.

Passepoil s'écria !

—Tu es né en Normandie, ma poule.

Et l'enfant de répéter :

—En Normandie, moi?

—Il n'y a qu'à le fouiller, opina Carrigue.

—Oh ! non ! non ! s'écria le petit page en tombant à genoux, ne me fouillez pas mes bons seigneurs.

C'était souffler sur le feu pour l'éteindre. Passepoil se ravisa et dit :

—Il n'est pas du pays : il ne sait pas mentir.

—Comment t'appelles-tu? interrompit Cocardasse.

Berrichon, répondit l'enfant sans hésiter.

—Qui sers-tu?

Le page resta muet. Estafiers et volontaires qui l'entouraient commençaient à perdre patience. Saldagne le saisit au collet, tandis que tout le monde répétait :

—Voyons, réponds, qui sers-tu?

—Penses-tu, petit bagasse, reprit le Gascon, que nous ayons le temps de jouer avec toi! Fouillez-le, mes mignons, et finissons-en.

On vit alors un singulier spectacle: le page, tout à l'heure si craintif, se dégagea brusquement des mains de Saldagne, et tira de son sein, d'un air résolu, une petite dague qui ressemblait bien un peu à un jouet. D'un bond, il passa entre Faënza et Staupitz prenant sa course vers la partie orientale des fossés. Mais frère Passopoil avait gagné maintes fois le prix de la course aux foires de Villedieu. Le jeune Hippomène, qui conquit en courant la main d'Atalante, ne détalait pas mieux que lui. En quelques enjambées il eut rejoint le jeune Berrichon. Celui-ci se défendit vaillamment. Il égratigna Saldagne avec son petit poignard; il mordit Carrigue, et lança de furieux coups de pieds dans les jambes de Staupitz. Mais la partie était trop inégale. Berrichon, terrassé, sentait déjà près de sa poitrine la grosse main des estafiers, lorsque la foudre tomba au milieu de ses persécuteurs.

La foudre!

Carrigue s'en alla rouler à trois ou quatre pas, les jambes en l'air: Saldagne pirouetta sur lui-même et cogna le mur du rampart: Staupitz mugit et s'affaissa comme un bœuf assommé; Cocardasse lui-même, Cocardasse junior fit la culbute et embrassa rudement le sol. Eh donc!

C'était un seul homme qui avait produit ce vacarme en un clin d'œil, et pour ainsi dire du même coup.

Un large cercle se fit autour du nouveau venu et de l'enfant, Pas une épée ne sortit du fourreau. Tous les regards se baissèrent.

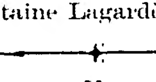
—Lou couquin! grommela Cocardasse, qui se relevait en frottant ses côtes

Il était furieux, mais un sourire naissait malgré lui sous sa moustache.

—Le petit Parisien! fit Passepoil, tremblant d'émotion ou de frayeur.

Les gens de Carrigue, sans s'occuper de celui-ci, qui gisait étourdi sur le sol, touchèrent leurs feutres avec respect et dirent :

—Le capitaine Lagardère!



V

La Botte de Nevers.

C'était Lagardère, le beau Lagardère, le casseur de têtes, le bourreau des cœurs.

Il y avait là seize épées de prévôts d'armes qui n'osaient pas sortir du fourreau, seize spadassins contre un jeune homme de dix-huit ans qui souriait, les bras croisés sur sa poitrine.

Mais c'était Lagardère!

Cocardasse avait raison, Passepoil aussi; tous deux restaient au-dessous du vrai. Ils avaient eu beau vanter leur idole, ils n'en avaient pas assez dit. C'était la jeunesse qui attire et qui séduit, la jeunesse que regrettent les victorieux, la jeunesse que ne peuvent racheter ni la fortune conquise, ni le génie planant sur le vulgaire agenouillé; la jeunesse en sa fière et divine fleur, avec l'or de sa chevelure bouclée, avec le sourire épanoui de ses lèvres, avec l'éclair vainqueur de ses yeux!

On dit souvent: Tout le monde est jeune une fois dans sa vie. A quoi bon chanter si haut cette gloire qui ne manque à personne?

En avez-vous vu des jeunes hommes? Et si vous en avez vu, combien? Moi je connais des enfants de vingt ans, et des vieillards de dix-huit. Les jeunes hommes, je les cherche, J'entends ceux-là qui "savent" en même temps qu'ils "peuvent," faisant mentir le plus vrai des proverbes, ceux-là qui portent, comme les orangers bénis des pays du soleil, le fruit à côté de la fleur. Ceux-là qui ont tout à foison, l'honneur, le cœur, la sève, la folie, et qui s'en vont, brillants et chauds comme un rayon, épandant à pleines mains, l'inépuisable trésor de leur vie. Ils n'ont qu'un jour, hélas! souvent: car le contact de la foule est comme l'eau qui éteint toute flamme. Bien souvent aussi toute cette splendide richesse se prodigue en vain, et ce front que Dieu avait marqué du signe héroïque ne ceint que la couronne de l'orgie.

Bien souvent,

C'est la loi. L'humanité a sur son grand-livre, comme l'usurier du coin, sa colonne des profits et pertes.

Henri de Lagardère était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Ce n'était pas un Hercule; mais ses membres avaient cette vigueur souple et gracieuse du type parisien, aussi éloigné de la lourde musculation du Nord que de la maigreur pointue de ces adolescents de nos places publiques, immortalisés par le vaudeville banal. Il avait des cheveux blonds, légèrement bouclés, plantés haut et découvrant un front qui respirait l'intelligence et la noblesse. Les sourcils étaient noirs, ainsi que la fine moustacha, retroussée au-dessus de sa lèvre. Rien de plus cavalier que cette opposition, surtout quand des yeux bruns et rieurs éclairent la pâleur un peu trop mate de ces visages.

La coupe de sa figure, régulière mais allongée, la ligne aquiline des sourcils, le dessin ferme du nez et de la bouche, donnaient de la noblesse aux joyeusetés de l'expression générale. Le sourire du gai vivant n'effaçait point la fierté du porteur d'épée. Mais ce qui ne se peut peindre à la plume,, c'est aussi la juvéline gaillardise de cet ensemble, c'est aussi la mobilité de cette physionomie fine et changeante, qui pouvait languir aux heures d'amour, comme un doux visage de femme; qui pouvait, aux heures de combat, súer la terreur comme la tête de Méduse.

Ceux-là seuls l'avaient bien vu qu'il avait tués, celles-là seules qu'il avait aimées.

Il portait l'élégant costume de cheveau-léger du roi, un peu débraillé, un peu fané, mais relevé par un riche manteau de velours jeté négligemment sur son épaule. Une écharpe de soie rouge à franges d'or indiquait le rang qu'il occupait parmi les aventuriers. C'est à peine si la rude exécution qu'il venait de faire aveit amené un peu de sang à ses joues.

—Vous n'avez pas honte! dit-il avec mépris : maltraiter un enfant!

—Capitaine... voulut répliquer Carrigue en se remettant sus jambes.

—Tais-toi. Qui sont ces bravaches?

Cocardasse et Passepoil étaient auprès de lui, le chapeau à la main.

—Eh! fit-il en se déridant, mes deux protecteurs! Que diable faites-vous si loin de la rue Croix-des-Petits-Champs?

Il leur tendit la main, mais d'un air de prince qui donne le revers de ses doigts à baiser. Maître Cocardasse et frère Passepoil touchèrent cette main avec dévotion. Il faut dire que cette main s'était bien souvent ouverte pour eux pleine de pièces d'or. Les protecteurs n'avaient point à se plaindre du protégé.

—Et les autres? riprit Henri : j'ai vu cela quelque part : où donc, toi?

Il s'adressait à Staupitz.

---A Cologne, répliqua l'Allemand tout confus.

---C'est juste, tu me touchas une fois.

---Sur douze! murmura l'Allemand avec humilité.

---Ah! ah! continua Lagardère en regardant Saldage et Pinto, mes deux champions de Madrid.... bonnes gardes!

---Ah! excellence! firent à la fois les deux Espagnols, c'était une gageure. Nous n'avons point coutume de nous mettre deux contre un.

---Comment! comment! deux contre un! s'écria le Gascon de Provence.

---Ils disait, ajouta Passepoil, qu'ils ne vous connaissaient pas.

---Et celui-ci, reprit Cocardasse, montrant Pépé le Tueur, faisait des vœux pour se trouver en face de vous.

Pépé fit ce qu'il put pour soutenir le regard de Lagardère, Lagardère répéta seulement

—Celui-ci?

—Quant à ces deux braves, reprit Lagardère en désignant Pinto et Saldagne, je ne portais en Espagne que mon nom d'Henri....Messieurs, s'interrompit-il, faisant du doigt le geste de porter une botte, je vois que nous nous sommes déja rencontrés, plus ou moins, car voici un honnête gaillard à qui j'ai fêlé le crâne une fois avec l'arme de son pays.

Joël de Juga se frotta la tempe.

—La marque y est, murmura-t-il : vous maniez le bâton comme un dieu, c'est certain.

—Vous n'avez eu de bonheur avec moi ni les uns ni les autres, mes camapades, reprit Lagardère : mais vous étiez occupés ici à une besogne plus facile. Approche ici, enfant.

Berrichon obéit.

Cocardasse et Carrigue prirent à la fois la parole, afin d'expliquer pourquoi ils voulaient fouiller le page. Lagardère leur imposa silence.

---Que viens-tu faire ici? demanda-t-il à l'enfant.

---Vous êtes bon, et je ne vous mentirai pas, répondit Berrichon. Je viens porter une lettre.

---A qui?

Berrichon hésita, et son regard glissa encore vers la fenêtre basse.

---A vous, répondit-il pourtant.

---Donne.

L'enfant lui tendit un pli qu'il tira de son sein. Puis, se haussant vivement jusqu'à son oreille ;

---J'ai une autre lettre à porter.

---A qui?

---A une dame.

Lagardère lui jeta sa bourse.

---Va petit, dit-il, personne ne t'inquiètera.

(A continuer.)

QUESTION DE NUANCES

Je voudrais bien savoir unechose...

—Quoi donc ?

—Si c'est mieux d'aller à l'école et d'avoir la volée ou de retourner à la maison et d'avoir la même chose.

HUDSON'S BAY COMPANY

Voici le temps d'acheter Vos Cadeaux pour les Amis !

Nous avons un grand assortiment d'Ouvrages Japonais ; Paniers, Boites, Cabarets, etc.

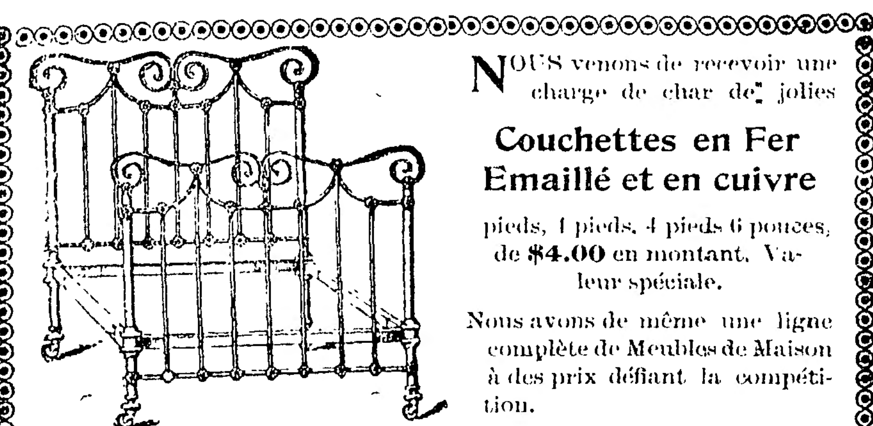
Un beau choix de Mouchoirs brodés, soie et toile, fabriqués expressément pour notre commerce des fêtes.

Un lot de Collets fantaisie, Gants, etc., pour dames.

25 p.c. d'escompte sur tous les Manteaux de Dames et d'enfants.

Nous invitons cordialement nos clients, et le public, à venir voir les décorations et les jolis objets qui sont maintenant exposés dans nos magasins.

HUDSON'S BAY COMPANY



NOUS venons de recevoir une charge de char de jolies

Couchettes en Fer Emaillé et en cuivre

pieds, 4 pieds, 4 pieds 6 pouces, de **$4.00** en montant. Valeur spéciale.

Nous avons de même une ligne complète de Meubles de Maison à des prix défiant la compétition.

The Edmonton Furniture Co.

NAMAYO AVE. NEAR CORNER OF JASPER

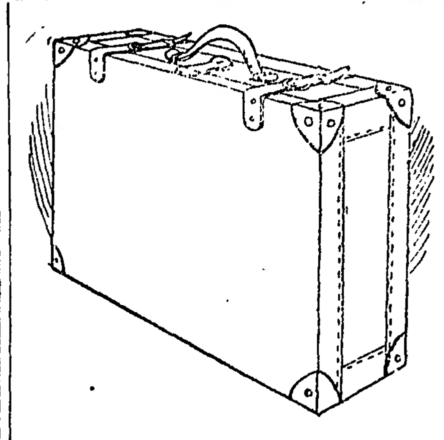
Edmonton

The Capital Express Co.

Tout Charroyage fait promptement.

Tel. 151 **Charbon et Bois**

AVNUE JASPER, EDMONTON De Poële à vendre



Le Voyageur

Par terre ou par mer, trouvera ce qu'il lui faut chez nous.

Notre assortiment de

Sacs de voyages, de Valises et de Malles

est très complet et varié.

Nos marchandises ont une belle apparence, d'une fabrique particulièrement résistable.

Nos prix sont relativement, et, réellement bas, les marchandises ont l'air de valoir plus que le prix que nous en demandons.

Si vous voyagez, venez nous voir avant de vous mettre en route.

The GREAT WEST SADDLERY CO.

EDMONTON, Alta.

A. DÉSILETS GRANT McALPIN

DESILETS & McALPIN

Entrepreneur-Peintre Tapissier

Téléphone 10

Résidence, Isabelia St,

Boite III Edmonton

NOEL ! NOEL ! NOEL !

JOS. BILODEAU

Se fait un plaisir d'annoncer, à ses amis et au public en général, qu'il a en main pour les Fêtes de Noël et du Nouvel An les différentes lignes suivantes, aux plus bas prix.

Articles de fantaisie

Service à fruits, Service de table, Service à diner, Corbeilles à fruits, Pots à Cornichons, Bonbons, Tasses et Soucoupes, Pots à barbe, Théières, Carafes, Verres, Vases à fleurs, de toutes sortes, Lampes, Paniers à ouvrage, Cartes de Noel et du Nouvel An.

Jouets

Poupées de toutes sortes, Jeux, Toupies, Balles, Décorations pour arbre de Noel, Boites de Blocs, Souvenirs 'Edmonton.

Confiserie

Chocolat de toute sorte, Bonbons à la crême, Mélanges de toute sorte, Biscuits depuis 15c. la lb. à 50c.

Fruits

Pommes, Oranges " Novel," Oranges japonaises, Citrons, Poires, Atacas, Raisin vert, Figues, Dattes, Noix de toute sorte. Aussi un choix d'Epiceries fraichement arrivées.

Venez faire une visite avant d'acheter pour vous convaincre, et vous serez les bienvenus.

L'Orchestre de Clarke

(Clarke's Orchestra)

Toujours prêt pour les engagements, fêtes religieuses, parties de plaisir, etc.

Spécialité :

MUSIQUE CHAMPETRE

Morceaux les plus modernes.

C'est nous qui avons fourni l'harmonie au Bal Provincial du 1er Sept.

J. T. Richardson, Directeur de Musique

W. Clarke, Gérant.

M. R. Brutinelle

Vient d'ouvrir une comfortable MAISON DE PENSION

Au coin sud de la Jasper et de la 6me rue

Vers l'Ouest

L'AFFLUENCE DES COLONS

Vous trouvez-vous satisfait de votre condition présente?

Avez-vous des fils qui veulent se faire un "chez soi"?

Il y a des milliers d'acres de terre, dans le district d'Edmonton, dans la vallée fertile de la Saskatchewan qui n'attendent que la charrue du Colon, pour produire la meilleure qualité de blé, d'avoine, d'orge, de légumes.

Nous avons une longue liste de terres à vendre depuis $6.00 jusqu'à $25.00 de l'acre à proximité des chemins de fer, des écoles et des églises.

La Ville d'Edmonton le centre de cette fertile contrée de l'Ouest, progresse plus rapidement qu'aucune ville de l'Ouest Canadien. Dans tout le pays aucun endroit n'offre de meilleurs placements. Nous avons une liste de lots de ville de $125.00 en montant.

Demandez des informations à

THE . . .

Great-West Land Co.

Limited

Boite "T" EDMONTON, ALTA.

"THE BOSTON"



Le magasin le plus moderne de la ville pour habits d'hommes

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS DANS TOUTES LES LIGNES

VÊTEMENTS DE BELLE APPARENCE ET DE DURÉE

LES PLUS NOUVEAUX GOUTS DANS LES CHAPEAUX, CHAUSSURES, ETC. : : : :

"THE BOSTON"

HART & WAGER

QUINCAILLERIE

Appareils à Vapeur **Articles de Sport**

Achat de Fourrures

J. HENDERSON

Vis-a-Vis la Banque de Commerce

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : K. W. MacKenzie

CONSEILLERS : J. R. Boyle, Chas May, T. Bellamy, J. H. Picard, W. H. Clash. D. R. Fraser, W. A. Griesbach.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, L. W. MacKenzie.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL : L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE : L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL ET GREFFIER EN LOI : J. K. MacDonald

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL : E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE COMMERCE : J. R. C. Honeyman

Agent Demandé.

Par la Compagnie d'assurance Great West Life Ins, Co. Un agent pouvant parler le Francais sera préféré. Références requises. S'adresser à JAS. GALLAGHER, Box 204, Edmonton.

LES ENGAGEMENTS

—Et quel salaire désirez-vous ?

—$50 par semaine.

—Comment ?

—Oui $50. C'est cela que je désire mais vous n'êtes pas obligé de me le donner. Vous pouvez descendre jusqu'à $15.00

A PART DE CELA...

—Comment trouves-tu mon chapeau, Anatole ?

—Il est ravissant. Quel dommage que tu ne sois pas blonde et mince, il t'irait encore mieux.

SAIGEON & CO.

Marchands-Tailleurs

JASPER AVENUE

Edmonton

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

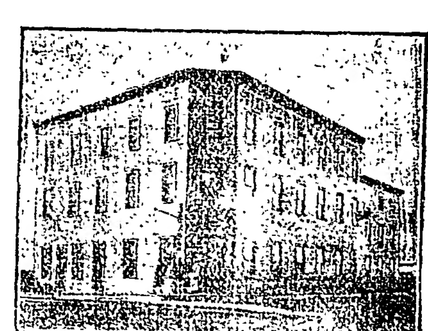
Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

Richelieu Hotel

J. M. Pomerleau, Prop.



Pensionnaires à la semaine ou au mois

PRIX MODERES.

Abonnez-vous au Courrier de l'Ouest

McMILLAN FUR & WOOL CO.,

Edmonton Alta.

Argent Comptant pour les fourrures brutes.

1ère PORTE A L'EST DE L'HOTEL ALBERTA.

Canadian Northern Restaurant

Ancien Poste du Restaurant Oxford,

Rue MacDougall,

Repas à toutes heures de la Journee

JOS. CHARLEBOIS, Propriétaire.

John I. Mills

VETEMENTS, CHAPEAUX . . . ET MERCERIE

Vêtements d'Automne

Nos vêtements sont tous de qualité supérieure.

Nous sommes seuls agents de la marque universellement connue :

20me SIECLE"

John I. Mills

Le plus grand CHAPELIER ET DRAPIER de la Ville d'Edmonton

Abonnez-vous au Courrier de l'ouest

NOTES LOCALES

Le Dr Giroux et Mme Giroux, de Saint-Albert, en visite à Edmonton, sont les hôtes du Dr Biais et famille.

M. R. A. P. Bélanger, arpenteur, est reparti pour Quebec avant hier, après avoir opéré quelques mois dans l'Alberta.

M. G. Corriveau est dans l'ouest des Etats-Unis, pour l'achat d'un lot d'automobiles, en vue d'ouvrir ici un magasin de ce genre de véhicules.

M. Jos. Robert est parti lundi dernier dans la direction de l'Est, afin d'acheter un char de cheveaux pour son écurie de louage.

M. Jos. Royal, Madame Royal, et leurs enfants, sont récemment arrivés de Winnipeg. Autrefois résident à Edmonton, M. Royal est revenu s'y établir.

Edmonton, 19 déc. 1905

MM. L. Boudreau, A. C. Hébert et Sam. Cloutier, de Saint-Albert, sont en ville et logent au Windsor.

M. et Mme Ch. Lafleur, de Winnipeg, sont en promenade chez leur beau-frère, M. J. N. Pomerleau, propriétaire de l'hôtel Richelieu.

M. A. Michaud, arpenteur fédéral, retournera sous peu au lac Sainte-Anne, où il dirige un parti d'arpentage. Il aura passé quelques jours à Edmonton, où il est descendu au Windsor.

M. J. E. Laurencelle est parti avant hier pour Winnipeg où il passera quelque temps en la compagnie de ses frères. Il reviendra en janvier prochain pour ouvrir un bureau ici.

Dimanche dernier, plusieurs citoyens d'Edmonton se sont rendus à Morinville, pour l'ouverture du bazar qui a eu lieu le lendemain. On nous rapporte l'espérance d'un grand succès, à en juger par les premières apparences ; mais nous n'avons encore aucun détail.

Lundi matin, premier train d'excursion dans l'Est par le C. N. R, Parmi les excursionnistes allant dans la province de Québec, on remarquait les revds PP. Grandin et Therrien, M. Mirault et Mlle Mirault, Mme Bélanger, M. Toupin, etc.

M. J. V. Fairbanks, de l'état de Washington, est arrivé ces jours derniers à Edmonton, en visite chez son frère M. Fairbanks, auquel il procurait ainsi la plus agréable surprise, puisque les deux frères ne s'étaient pas vus depuis seize ans.

On espère que M. Fairbanks se décidera à s'établir ici.

M. Jos. Bilodeau annonce une grande vente à réduction de jouets, articles de fantaisie, porcelaine, verrerie, vaisselle, vases à bouquets, objets pour cadeaux de Noël, etc,

Toutes ces lignes se vendront au prix coutant d'ici au 31 décembre. Qu'on ne manque pas de faire une visite au magasin de M. Bilodeau au coin de l'avenue Jasper et de la quatrième rue.

Nous avons reçu de Végreville, une communication très intéressante, intitulée "Végreville-Laverne." Les lecteurs regretteront avec nous l'impossibilité où nous nous trouvons de la publier. Mais la raison en est péremptoire. Cette correspondance est disparue de la table de rédaction où elle occupait le dessus des articles à donner aux typographes. Malgré des recherches obstinées, nous n'avons pu la retrouver. Nous prions l'auteur de vouloir bien se donner la peine de nous la recommencer. Nous lui en saurons gré.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de feu Joseph Bourgeois, l'un des notables de notre région, décédé samedi dernier, à l'Hôpital Général d'Edmonton, après trois mois de maladie.

De son vivant, M. Bourgeois a fait des explorations minières dans la Colombie Britannique. C'est lui qui a découvert la fameuse mine Leroi et une couple d'autres mines renommées par leur richesse. Ces découvertes lui ont procuré une jolie fortune. Puis, il se retira à Saint-Albert où il acheta de grands terrains.

Il est mort célibataire, à l'age de 68 ans. Par son testament, il lègue ses biens à ses frères et sœurs, du moins en bonne partie. On dit que ce testament est fait d'après les principes de la justice et de l'équité.

Le procès intenté par MM. Alex. Galbraith & Son, marchands de chevaux de Brandon, Man,, contre MM. L. Lagassé, E. Rivest, A. Coupal, F. Smith, D. Matheson, P. Auve, N. Dumas, W. A. Dubuc et T. Labbé, vient d'être plaidé, et la cause renvoyée avec dépens. Il appert que les demandeurs avaient vendu un étalon aux défendeurs, en mai 1903, pour la somme de $2000.00 en trois billets. Ces billets, placés entre les mains d'un tiers parti jusqu'à conclusion du marché, disparurent et ne furent jamais retrouvés. Les conditions étaient que le marché ne seraient conclu que si dix cultivateurs consentaient à être parti au marché. Or ces conditions n'ayant pas été remplies, puisqu'on n'avait trouvé que neuf personnes qui consentissent à être parti au marché. Le cheval, laissé à l'écurie de louage de L. Lagassé, Morinville, depuis mai 1901.fut vendu en août 1905, pour la pension.

Maitres J. Brown et M. D. Beck, réprésentaient L.Lagassé et F. Smith : Mtre W. Gariépy réprésentait les autres défendeurs. Mtres. W. Short et F. Ewing, agissaient pour les demandeurs.

Le procès a duré deux jours.

Nous avons reçu avant-hier la très agréable visite de M. Camille David, de Ferry Point, localité située à 50 milles au sud-est de Wetaskiwin.

M. David est un éleveur qui a remporté de beaux succès jusqu'à présent. Autrefois de Montréal, né de parents venus de Saint-Martin, comté de Laval, il a parcouru et connu l'Ouest avant de se fixer à Ferry Point, où il a récolté cette année mille tonnes de foin. Cette provision sert à l'hivernement de 800 bêtes à cornes dont 200 bœufs à l'engrais, outre 40 chevaux et des moutons. Nos lecteurs de l'Est apprendront, non sans beaucoup d'intérêt, que tous ces animaux couchent dehors tout l'hiver sans le moindre inconvénient, mais plutôt avec avantage. Les chevaux y trouvent très facilement leur nourriture d'eux-mêmes, vu le peu d'épaisseur de la neige. Quant aux bêtes à cornes, on leur étend de la paille ou du foin sur le champ chaque jour. Les veaux du printemps passent l'hiver dehors comme les adultes, sans en souffrir en aucun façon,

Le terre et le climat sont aussi favorables à la production des céréales qu'au paturage. Sur 13 acres, M. David a récolté 590 minots d'un blé de première qualité. L'avoine lui a donné 65 minats à l'arpent. L'un de ses voisins a eu 48 minots de blé à l'acre. Le sol se compose d'une couche épaisse de terre franche, grasse, friable, noire, couvrant un dépôt de glaise insondable.

Autour de M. David, une vingtaine ds familles de cultivateurs pourraient s'établir à bon marché et avantageusement : non pas sur des homesteads, puisqu'il n'en reste plus dans cette région, mais en achetant des terres en parties faites et bâties, en payant de 600 à 1,000 piastres pour une terre de 160 acres. Cette localité est située entre deux paroisses catholiques, l'une s'appelant Duhamel, l'autre Springville.

Ferry Point est a 12 milles du chemin de fer. La rivière Bataille passe là et, avec le lac de la Viande Sèche, elle fournit du poisson en abondance, doré, brochet, etc.

Le bois de chauffage abonde ; mais les gens le délaissent, préférant l'usage du charbon qui ne coûte que la peine d'aller le prendre. Il y en a des affleurements partout.

C'est un pays idéal. Il n'y a rien de tel dans le monde entier.

SAINT-ALBERT

18 décembre 1905

Les obsèques de feu Jos. Bourgeois ont eu lieu ce matin. L'affluence des parents et des amis étaient très grande ; les funérailles ont été les plus imposantes qu'ils y ait eu jusqu'ici, à Saint-Albert.

Sa Grandeur, Mgr Légal y assistait.

Le rev. P. Mérer a officié, avec le P. Philippot, comme diacre, et le P. Beaudry, comme sous-diacre.

Les porteurs du poële étaient MM. D. Chevigny, Jos. Léonard, Geo. Gagnon, Jos. Coulombe, Léon Levasseur et A. C. Hébert.

Le moulin à farine fonctionne jour et nuit,avec un débit de 1,200 à 1,500 minots de blé par jour. La fleur produite est de première qualité. Le blé arrive chaque jour en abondance, apporté par les cultivateurs des environs. L'élévateur attenant au moulin a une capacité de 40,000 minots.

L'HON. M. BRODEUR A EDMONTON.

Lors de son passage à Edmonton, la semaine dernière, l'Hon. M. Brodeur a bien voulu rendre une visite au COURRIER DE L'OUEST.

Edmonton lui semble destiné à un grand avenir, et il a été heureux d'y voir autant de Canadiens-français en bonne situation. Il nous a fait observer une chose qui avait échappé à notre attention et à celle de bien d'autres. C'est que la ville d'Edmonton offre plus d'un trait de ressemblance avec le vieux Québec. Un grand fleuve, des falaises élevées, deux villes sœurs en regard l'une de l'autre, des côtes à descendre pour atteindre les bourgs qui s'élèvent au bas des falaises, sur les rives du fleuve.

Le pays environnant offre aussi un aspect plus ressemblant à celui de la province de Québec que les autres parties du Nord-Ouest, de sorte que les Canadiens-français s'y accoutument plus vite dès leur arrivée.